

Et s'il fallait faire le deuil des finalités...

Pour un débat permanent sur les visées en matière d'éducation et de formation

If Purposives Must be Mourned...

For a Permanent Debate on Training and Education Intentions

Y si fuera necesario decir adiós a las finalidades...

Por un debate permanente sobre las intenciones en materia de educación y de formación

Guy Bourgeault

Volume 30, Number 1, Spring 2002

Les finalités de l'éducation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079547ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079547ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association canadienne d'éducation de langue française

ISSN

0849-1089 (print)

1916-8659 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourgeault, G. (2002). Et s'il fallait faire le deuil des finalités... Pour un débat permanent sur les visées en matière d'éducation et de formation. *Éducation et francophonie*, 30(1), 187–198. <https://doi.org/10.7202/1079547ar>

Article abstract

The current crisis that is taking place in what is known as the purposives of education is, on one hand, based on the disappearance of the great ancient references and landmarks that they allowed to establish for mapping out methods and eventually judging them. On the other hand, it is based on the hegemony of a techno-scientific ideology that puts everything under the sign of useful rationality and the mere - totalitarian - laws of the Market. This crisis invites, or rather obliges us, to give up the expressed to take the paths of expression again. We must mourn the foundations and purposives in order to enter a permanent debate on the intentions of training and education policies, programs and methods. This is the thesis that I mean to explain and defend in the following pages.

Et s'il fallait faire le deuil des finalités...

Pour un débat permanent sur les visées en matière d'éducation et de formation

Guy BOURGEOULT

Département d'études en éducation

Faculté des sciences de l'éducation, Université de Montréal, (Québec), Canada

RÉSUMÉ

La crise présente de ce que l'on appelle les finalités de l'éducation tient, d'une part, à l'effacement des grands référents anciens et des repères qu'ils permettaient d'établir pour baliser les pratiques et éventuellement en juger; d'autre part, à l'hégémonie d'une idéologie d'inspiration techno scientifique qui place tout sous le signe de la rationalité instrumentale et des seules lois - totalitaires - du Marché. Cette crise nous invite, voire nous oblige à renoncer à l'**énoncé** pour reprendre les chemins de l'**énonciation**. Il nous faut faire le deuil des fondements et des finalités pour entrer dans un débat permanent sur les visées des politiques, des programmes et des pratiques d'éducation et de formation. Telle est la thèse que j'entends exposer et défendre dans les pages qui suivent.

ABSTRACT

If Purposives Must be Mourned... For a Permanent Debate on Training and Education Intentions

Guy Bourgeault
Faculty of Education Sciences, University of Montreal, (Québec) Canada

The current crisis that is taking place in what is known as the purposives of education is, on one hand, based on the disappearance of the great ancient references and landmarks that they allowed to establish for mapping out methods and eventually judging them. On the other hand, it is based on the hegemony of a techno-scientific ideology that puts everything under the sign of useful rationality and the mere - totalitarian - laws of the Market. This crisis invites, or rather obliges us, to give up the expressed to take the paths of expression again. We must mourn the foundations and purposives in order to enter a permanent debate on the intentions of training and education policies, programs and methods. This is the thesis that I mean to explain and defend in the following pages.

RESUMEN

Y si fuera necesario decir adiós a las finalidades... Por un debate permanente sobre las intenciones en materia de educación y de formación

Guy Bourgeault
Facultad de Ciencias de la Educación, Universidad de Montreal, (Quebec) Canadá

La actual crisis de lo que se denomina las finalidades de la educación se debe, en parte, a la desaparición de los grandes referentes clásicos y de las indicaciones que estos permitían establecer para balizar la práctica y eventualmente poder juzgarla, y por otra parte, debido a la hegemonía de una ideología de inspiración técnico científica que todo lo sitúa bajo el signo de la racionalidad instrumental y de las leyes - totalitarias - del Mercado. Esta crisis nos invita, incluso nos conmina a renunciar al enunciado y fijar nuestra atención en la enunciación. Es necesario decir adiós a los fundamentos y a las finalidades para inscribirnos en un debate permanente en torno a las intenciones de las políticas, los programas y las prácticas de la educación y de la formación. Tal es la tesis que me propongo exponer y defender en las páginas que siguen.

Introduction

Mort de Dieu, mort de l'Homme, mise en question de la Science et de la Raison elle-même dans le constat des dérives de la raison instrumentale et du Marché... L'effacement des grands référents (« premiers » ou « ultimes ») – auxquels nous nous étions habitués et qui semblaient faire consensus –, entraîne-t-il qu'il ne soit plus possible de concevoir, les ayant découvertes et reconnues, ou établies, ce que nous appelions il y a peu de temps encore les finalités à l'éducation¹? Et si cela devait s'avérer impossible, comment pourrions-nous débattre des visées pour assigner à l'éducation, par-delà les objectifs, ce que l'on pourrait appeler, pour dire nos attentes, ses missions²?

Paradoxalement, à l'ère dite de la mondialisation, il n'est plus, semble-t-il, de vision du monde ni de définition de l'Homme qui réussisse à rallier aujourd'hui... tout le monde! Ni même à susciter des consensus fermes à l'intérieur des sociétés et au sein de leurs communautés internes, *a fortiori* à l'échelle des grands blocs d'échanges internationaux présentement en voie de consolidation et à l'échelle planétaire. Sans doute, d'ailleurs, les consensus anciens, apparentes unanimités dont on entretient la nostalgie, étaient-ils illusoire. Mais ils tenaient, et ce, pour diverses raisons : parce que les communautés savaient entretenir leurs mythes et les reconstruire, au fil de leurs rituels récurrents, pour les adapter aux situations nouvelles, mais aussi parce qu'elles n'hésitaient pas à occire les dissidents ou à les bannir. Parce que, à des échelles plus larges, les empereurs et les métropoles imposaient sans s'en cacher, avec leurs caprices, les canons d'orthodoxies obligées. Mais les choses ont-elles vraiment changé?

Pour illustrer mon propos, sans remonter aux origines de l'histoire humaine ni faire le tour du monde, j'évoquerai - et de façon horriblement simpliste - quelques moments seulement de la riche histoire de l'Occident au cours des deux derniers millénaires. Je retiens ces moments parce qu'ils me paraissent avoir marqué de façon durable les discours sur l'éducation, ses fondements et ses finalités au cours des siècles jusqu'aux dernières décennies. Dans l'Athènes de Socrate et d'Aristote, ou encore de Périclès, une certaine idée et un certain idéal de citoyen libre du *kalos-kai-agathos* – idéal qui excluait allègrement, en tout cas sans pudeur, les femmes et les enfants, les étrangers ou (identiquement) les barbares et les esclaves – pouvait servir de référent pour la construction de la cité et pour sa vie, et par conséquent pour l'éducation : la *paideia* athénienne était à la fois culture ou civilisation et éducation.

-
1. J'entends ici l'éducation de façon très large comme insertion dans une tradition et appropriation dynamique, ouverte sur l'avenir, d'un héritage; mais aussi comme processus d'apprentissage et de développement personnel; et comme système et institutions, programmes et pratiques d'enseignement et de formation.
 2. Je n'aime pas le mot « mission ». À cause de sa référence « missionnaire », précisément. Aussi parce qu'on l'emploie aujourd'hui à tant de sauces - pour parler, par exemple, des buts d'une entreprise en masquant des visées plus importantes et plus décisives de compétitivité commerciale et de gain financier. Le mot offre toutefois l'intérêt de ne pas renvoyer à la « nature » des choses, et par là aux fondements et aux finalités, mais à des choix, à une décision renvoyant à leur tour à des visées.

Plus tard, dans une chrétienté post-romaine se reconnaissant héritière de traditions judaïques et grecques étroitement entremêlées et renouant avec elles, les faisant renaître (la Renaissance), un idéal chrétien de l'« honnête homme » jouera un rôle semblable, dessinant une autre figure d'une culture se donnant mission civilisatrice universelle; on pourra s'y référer à des fins éducatives, pour apporter et établir partout, dans les colonies (arrachées à leurs sauvages barbaries) tout autant que chez les déshérités des métropoles (la populace, on dira plus tard: les défavorisés), à la fois les lumières de l'évangile et les bienfaits de « la civilisation ».

Plus tard encore, les Lumières proposeront un autre idéal d'humanité... puis la Science, la Technologie, aujourd'hui l'Information et la Communication, le Marché. Et je pourrais appeler aussi à la barre des témoins de cette entreprise sans fin le Citoyen des révolutions américaine et française, puis l'Homme des chartes de droits et des constitutions. Également, l'Homme nouveau des communismes d'inspiration marxiste, objectif ultime d'entreprises encore récentes d'éducation, au besoin de rééducation...

Cette succession, à elle seule, dit la fragilité des statues érigées et la relativité des référents proposés, leur incapacité à **fonder** vraiment et à guider de façon certaine les pratiques - pour le présent propos, les pratiques d'éducation et de formation - par l'explicitation de leurs **finalités**. Plus encore, elle traduit l'impossibilité des fondements et des finalités entendus comme référents stables, durables, et universellement valables. Et elle révèle l'imposture des référents proposés comme tels³ - et ce, aujourd'hui comme hier, comme je m'emploierai plus loin à le montrer. Du même coup, elle exige qu'on renonce à l'énoncé pour reprendre le rude chemin et le dur labeur de l'énonciation, pour reprendre l'expression de Delruelle à propos des droits de l'Homme⁴.

Pour étayer cette thèse, j'évoquerai d'abord brièvement les cheminements de ma réflexion personnelle, stimulée et nourrie d'apports divers, qui m'ont conduit à faire avec tant d'autres ce que j'appelle ici le deuil des fondements et des finalités. Je tenterai de dire ensuite comment les grandes dynamiques présentes de transformation du monde et de toutes les sociétés obligent à repenser les visées de l'éducation et à en débattre. Je proposerai enfin, par mode de conclusion, quelques réflexions ou orientations que je souhaiterais soumettre à la discussion, au débat.

La fin des finalités

Mes réflexions - premières variations - sur le thème de la fin des fondements et des finalités se sont d'abord déployées dans le champ de l'éthique⁵. Elles ont été stimulées au départ, il y a trente ans déjà, par une question de Pierre Antoine sur la possibilité d'une *morale sans anthropologie*⁶.

3. J'ai exploré cette thématique dans *Éloge de l'incertitude*, Montréal, Éd. Bellarmin, 1999.

4. Édouard Deruelle, *L'Humanisme, inutile et incertain?* Bruxelles, Labor, 1999.

5. Et plus spécifiquement dans l'un des sous-champs de ce que l'on appelle en Amérique du Nord l'éthique appliquée (*Applied Ethics*), la bioéthique.

6. Pierre Antoine, *Morale sans anthropologie*. Paris: Éd. de l'Épi, 1970.

Dans des temps que nous imaginons *a posteriori* plus paisibles que le nôtre, dans des sociétés peut-être plus homogènes (en partie par exclusion des « autres », simplement différents, parfois dissidents), les morales établies ont pu faire l'objet de larges consensus, sinon d'adhésions unanimes, pour codifier des règles de conduite particulières – tribales, diront Michel Maffesoli ou Claude Lagadec – perçues de l'intérieur comme universelles et immuables, éternelles. Cela, à l'échelle d'un territoire donné, à l'intérieur des frontières dressées, toutefois, et à une époque elle-même bien délimitée. On oublie alors les lents et sinueux cheminements qui ont permis l'émergence des règles adoptées. Leur seul rappel risquerait d'ailleurs d'ébranler les règles établies en faisant apparaître, avec le contexte de leur émergence, les raisons de leur instauration. Ainsi, l'Israël ancien, soucieux de mémoire pourtant, a-t-il choisi d'oublier les obscurs détours des rudes apprentissages de sa marche inachevée à travers le désert pour projeter dans la brève théophanie de la montagne l'édit clair et définitif – l'**énoncé** – d'une loi divine... élaborée pourtant avec peine, au fil d'expériences souvent douloureuses, pour être finalement consignée, au terme d'un lent et rude travail d'**énonciation**, gravée pour l'enseignement des générations futures sur des tables de pierre. Et dès lors figée.

Cette loi désormais énoncée, présentée comme **fondée** sur la volonté de Yahvé, dit du même coup la **finalité** de la marche vers la Terre promise, terre d'utopie dans laquelle la Loi, croit-on, pourra être vécue, réalisée, accomplie. Fondements et finalités appartiennent à un même ordre transcendant, extérieur à la vie bien qu'à l'origine et à l'horizon sans doute plus qu'au terme de son élan. On peut avoir de l'éthique, en effet, deux conceptions différentes, à la limite antagonistes :

- a. dans un cas, la vision d'un ordre du monde préétabli et immuable impose à la conscience comme aux conduites humaines la rigueur de sa loi **énoncée** une fois pour toutes;
- b. dans l'autre, au contraire, tout se joue, se négocie et se renégocie - se construit et se reconstruit sans cesse - au fil d'une expérience de vie, apparemment chaotique parfois, au fil de laquelle se fait l'**énonciation**, par-delà des questionnements nouveaux, de repères utiles, bien que provisoires et malgré qu'on les sache tels, pour guider la marche sans fin vers une Terre dont on sait qu'elle se dérobera toujours.

Dans le premier cas, toute la vie est régie par ce qui la précède en quelque sorte et la fonde, et par la fin, finalité par-delà le terme : morales de la loi (divine et/ou naturelle) d'orientation téléologique (renvoyant aux « fins dernières »). Dans le second, la vie est vécue et comprise comme élan et comme visée – élan et visée dont il convient de dégager nettement les exigences, même si on sait qu'il faudra un jour les revoir pour les préciser ou, comme on dit parfois, les « revisiter ».

Or, notre expérience est aujourd'hui marquée par l'étonnante capacité qui est désormais la nôtre, à la suite des développements de la technoscience, de modifier le cours de notre vie comme individus et comme collectivités, comme humanité entendue ici comme espèce humaine et comme communauté planétaire. Elle est aussi aux prises avec la pluralité, la diversité souvent conflictuelle et en certains cas

proprement guerrière, des valeurs qui disent et font tout à la fois, pour les individus et pour les groupes, le sens de la vie : la mondialisation en cours introduit partout, dans toutes les sociétés et dans toutes les sphères de la vie, la diversité. Les morales ne sont dès lors plus possibles, dont les règles étaient fondées sur la volonté de Dieu ou renvoyaient à la fin de l'Homme en même temps qu'à sa nature. Privés d'une référence supérieure – transcendantale – par la mort du référent : Dieu, Homme, et même Raison, comme j'ai dit déjà, aucune finalité ne pouvant plus être donnée et prescrite d'emblée ou *a priori* à nos actions, il nous faut maintenir l'interrogation ouverte et, faisant place et droit à l'incertitude, discuter, débattre, négocier. Discuter et débattre des visées de nos projets et de nos actions, par-delà les objectifs et les modalités, puisqu'il n'est plus de finalité inscrite dans la nature des choses qui en pourrait décider à l'avance. Scandale d'une éthique interrogative qui semble tout livrer au jeu des modes éphémères en mettant en débat dans les délibérations de la conscience individuelle ou des forums publics, avec la décision, les visées de l'action. Scandale, aussi, de la démocratie. Difficulté surtout de la discussion rigoureuse et de la tâche démocratique, toujours inachevées.

Comme je l'ai noté plus haut en évoquant la double parabole de la marche du peuple hébreu à travers le désert et du « don » d'une loi dont les préceptes furent gravés dans la pérennité immuable de la pierre, nous nous étions habitués à des morales oubliées de la démarche inductive de leur élaboration – ou, pour reprendre les mots suggérés par Delruelle, du lent travail de leur énonciation – qui faisaient appel à une vision préalable et commune, ou du moins largement partagée dans une société donnée, de la personne et des collectivités humaines, et de leur rapport à la nature (ou à l'environnement), de leur être-au-monde : on croyait pouvoir en déduire des règles pour l'action. La vision commune offrait en tout cas le modèle en fonction duquel pouvaient être mesurés et jugés, par-delà les intentions et les décisions, les comportements.

Il en allait de même pour l'éducation : la vision évoquée permettait de « fonder » les pratiques d'éducation et de les jauger à l'aune de **finalités** assignées à l'avance, en quelque sorte, et pourtant internes parce qu'inscrites dans la « nature » de l'Homme, nécessaires. Et donc pérennes.

Le renvoi explicite ou implicite à une anthropologie (antérieure) semble avoir été la marque obligée de toutes les morales. Et de toutes les conceptions de l'éducation explicitant ses fondements et ses finalités. Or, ce renvoi n'est plus possible. Parce que l'entreprise de déconstruction et de reconstruction du monde dont les humains – personnes, collectivités, espèce ou humanité prise globalement – ne sont pas exclus, projetée dans le futur, et donc dans l'inconnu du non-réalisé, incertain, ce en fonction de quoi les choix sont faits, et les actions, jaugées, puis jugées. Les visées ont remplacé les finalités. La dynamique présente de la mondialisation invite même à faire l'économie de la référence aux visées pour tout livrer aux seules lois, dites de l'offre et de la demande, de la jungle marchande.

À propos de quelques grandes dynamiques de transformation du monde présentement à l'œuvre

J'ai évoqué plus haut trois des grandes dynamiques qui transforment présentement notre monde; j'y reviens pour montrer comment, tout à la fois, elles mettent en cause nos perspectives quant aux fondements et quant aux finalités de l'éducation, et font appel à un débat sur les visées qu'il nous appartient désormais d'assigner, en tant que citoyens responsables, aux politiques et aux pratiques d'éducation et de formation.

Une première dynamique est celle de l'intrusion de la rationalité technoscientifique dans le millénaire processus de transformation du monde et de la vie par les humains, processus aux rythmes lents et dans lesquels l'expérience et l'expérientiel avaient nettement le pas, peut-on croire, sur l'expérimental. Le pouvoir que nous a conféré le développement des sciences et des technologies au cours des dernières décennies, brusquant les rythmes lents de ce processus tâtonnant, incite à tout prévoir, prédire, choisir et orienter, contrôler. S'instaure à cet effet ce que Lakatos aurait appelé un vaste « programme » d'intervention pour lequel, dans un univers devenu laboratoire, la personne, les groupes et les collectivités, les sociétés et bientôt l'espèce humaine elle-même sont objets de recherches et d'expérimentations. Le monde et son avenir, et donc notre vie et notre avenir avec celui du monde, sont désormais entre nos mains.

Mais nous avons dû apprendre que la réalisation de nos projets, même minutieusement programmés, doit composer avec l'imprévu. Toute l'entreprise s'avère à la fois mue et mesurée par ce qui n'est encore qu'à-venir, incertain. D'où le retour de l'interrogation – une interrogation portant sur les visées de l'action, et non plus sur ses objectifs seulement et sur les moyens mesurés par eux, selon que semble pourtant devoir l'imposer une rationalité instrumentale commune à la techno-science et au marché, hégémonique et pratiquement exclusive de toute autre forme de rationalité. D'où également la nécessité de la discussion et du débat : sur les visées, de nouveau, et non pas seulement sur les objectifs et les moyens; sur les visées, afin de pouvoir déterminer de façon cohérente et conséquente les objectifs en fonction desquels seront choisis des moyens appropriés. Car il n'est plus de modèle donné, à reproduire plus qu'à réaliser. À la question : quelle humanité serons-nous demain? il n'est pas, il n'est plus de réponse donnée ni même possible, à espérer et à attendre, dans le modèle antérieur ou dans l'ordre des finalités. Tout se joue désormais dans l'ordre des procédures de la décision quant aux visées et touchant les modalités : qui en décide? sur quelles bases? en référence à quel projet? avec quelles alliances et au service de quels intérêts? selon quelles modalités? Et, par-delà la décision, dans l'action elle-même.

Une deuxième dynamique croise la première : celle de la conscience qui se fait chaque jour plus aiguë d'une foisonnante complexité faite de rencontres et d'interactions, d'alliances et de conflits entre des données, des idées, des actions d'une non moins foisonnante diversité; et, du même coup, de la constante rencontre en face à face de l'altérité sous diverses formes. Nul, dès lors, ne peut avoir désormais

l'assurance hautaine et solitaire de qui, individu ou groupe, se considérerait détenteur et gardien de la vérité – d'une vérité détenue. Acculés à discuter de tout, il nous faut tout mettre en débat.

Tout n'est pas livré pour autant au caprice de l'arbitraire, qui ne sera toujours que la loi du plus fort imposée au plus faible. Il est ici question de discussion et de débat, et non du jeu du marché seulement. Le débat ne peut avoir lieu que si la discussion est menée de façon loyale et rigoureuse, que si on y fait vraiment place à l'expression des convictions diverses, et droit à la rigueur des arguments. Loin donc de conduire à une sorte de relativisme cynique et dilettante, et à l'anarchie, la discussion et le débat démocratique semblent devoir être dans les sociétés pluralistes de notre temps les garants précisément de la démocratie, empêchant que quiconque s'arroge le droit, imposant l'arbitraire de son caprice sous forme d'une loi, fût-elle loi de l'économie de marché, de décider pour les autres de leur sort.

Troisième dynamique : celle d'un marché mondialisé qui, ramenant tout au rang de produit et de marchandise, introduit partout à la fois la diversité et l'homogénéité – une diversité qui demeure enfermée dans le pareil au même. Je me contenterai d'évoquer ici le poids d'expressions comme « industries culturelles » et « production artistique », « économie du savoir » et « productivité scientifique », « marché de l'information » ou « marché de l'éducation et de la formation »⁷.

Un double leurre doit être ici dénoncé. D'une part, malgré ce qu'on a pu dire sur la fin des mythes ou des grands récits et des idéologies, le Marché devient le référent premier et ultime en tout et pour tout dans ce qu'il faut bien le Mythe de la mondialisation⁸; j'explicite plus loin ma pensée à ce sujet. D'autre part, la régulation par le marché ne saurait remplacer les régulations d'un autre ordre. La victoire de la raison instrumentale, qui a donné le fantastique développement techno-scientifique des dernières décennies, a finalement transformé le monde en entreprise et en marché : produire et vendre, voilà ce qui compte désormais. Puisqu'on peut maintenant tout faire, ou presque, sur quelles autres bases pourrait-on décider de faire ou de ne pas faire? Si le produit est valable, il trouvera preneur; si personne n'en veut, il n'existe déjà plus. Ainsi se ferait, par le marché, la régulation de la production. Dit-on. Et peut-être le croit-on parfois, oubliant ou feignant d'oublier que le marché est lui-même le produit d'entreprises... de démarchage et de « vente » aux éventuels actionnaires et autres bailleurs de fonds, avant la production; de marketing, ensuite. Le marché ne saurait remplacer la cité.

7. Voir à ce sujet la contribution de Aline Giroux dans le présent volume.

8. Il n'y a pas que le marché, il y a aussi une idéologie, voire une théologie du marché. Dans un article publié dans *The Atlantic Monthly* (March 1999) : « The Market as God. Living in the new dispensation », le théologien Harvey Cox montre bien comment la « théologie » des économistes de l'heure accorde au Marché une sagesse (régulatrice) qui n'appartenait autrefois qu'aux dieux. Le Marché est partout présent comme Dieu; il voit tout et il connaît tout, y compris nos secrets les plus intimes et nos désirs cachés, et cette omniscience fait l'efficacité du marketing; il est en outre tout-puissant, transformant tout en marchandise. Si les religions antérieures ont eu tendance à sacrifier le monde, celle dont le dieu est le Marché désacralise tout pour tout mettre en vente...

Le «grand récit» ou le mythe de la mondialisation comme idéologie du Marché

Depuis qu'a été claironnée la fin des grands récits⁹ et la mort des idéologies, un nouveau mythe s'est fait envahissant : le « grand récit » ou le mythe de la mondialisation, au service du Marché. Le mythe, aujourd'hui comme hier, propose dans un récit – une « histoire qu'on se raconte » – une explication de l'inexpliqué, voire de l'inexplicable; une mise en ordre ou en cohérence, par-delà les incohérences observées et les contradictions, de ce qui autrement n'aurait pas de sens et serait vécu et perçu comme intolérable. Jouant un rôle idéologique, à la fois révélation et masque de ce qui se passe, le mythe assure ainsi le maintien de l'ordre social et de ses désordres. Mais on peut aussi, comme nous verrons, se référer au rêve que porte ce mythe pour nourrir l'utopie et l'horizon de l'espérance par-delà les désillusions et d'actions de redressement.

Je n'entends pas nier ici les « réalités » de la mondialisation, que j'ai d'ailleurs évoquées plus haut. Mais les discours dominants sur ces réalités à la fois les révèlent et en cachent d'importantes dimensions. Ils taisent, entre autres, le fait que le processus de la mondialisation n'est pas totalement nouveau et qu'il est à l'œuvre, si je peux me permettre ce jeu de mots, « depuis que le monde est monde », c'est-à-dire depuis que des humains définissent les limites de ce qui constitue leur monde et qu'ils appellent « le monde », celui qu'ils ont domestiqué et qui est connu, ordonné et maîtrisé : le village, le pays, l'empire... et, depuis peu, la planète Terre. Hors de ce monde, le chaos constitue une constante menace à la vie. Et pourtant, l'aventurier franchit les frontières invisibles pour voir son monde de l'extérieur, et le donner à voir comme tel aux siens à son retour.

Plaçant la mondialisation sous le signe d'une fatalité nouvelle en même temps que de la rationalité marchande, ces discours taisent aussi et masquent le fait qu'elle est entreprise humaine, faite de décisions et d'actions... d'hommes, semble-t-il, plus que de femmes. On pourrait relire toute l'histoire des humains comme dynamique de mondialisation dans une succession d'entreprises d'élargissement du « monde » par le jeu des actions conjuguées des marchands et des aventuriers, des missionnaires et des soldats. Encore une fois, aujourd'hui comme hier, les journalistes et les intellectuels, notamment les universitaires, ayant remplacé les missionnaires disparus.

Jusqu'à ce que « notre monde » ait une dimension planétaire. Et sans doute fut-il nécessaire d'en sortir, de ce monde, pour prendre conscience qu'il était le nôtre dans la vision qui nous fut donnée sur nos écrans de télévision de la petite planète bleue. Mais tant d'autres choses sont aussi données à voir sur ces mêmes écrans. Le mythe, exerçant fonction idéologique, tait et cache le fait que la majorité des personnes sur cette petite planète bleue n'ont pas de prise sur le processus dit de mondialisation et demeurent à l'extérieur du « monde » en construction, tout en

9. Voir à ce sujet la contribution de Christiane Gohier dans le présent volume.

subissant les contrecoups des transformations en cours. Mais ce chapitre est bien documenté déjà; je n'insiste pas.

L'éducation et la formation, comme entreprises de socialisation, sont ici directement touchées; on attend d'elles qu'elles favorisent l'émergence de ce que l'on appelle une conscience planétaire. Mais de diverses façons, comme le donnent clairement à entendre trois des grands discours sur la mondialisation... et sur l'éducation et la formation :

1. d'abord **le discours des économistes**, le plus courant, dominant, en tout cas celui qui « domine » les autres voies du chœur. Selon ce discours, la dure compétition dans un Marché désormais mondialisé exige de toutes les entreprises qu'elles soient compétitives, précisément. Il faut par conséquent assurer leur plus grande productivité (ou une production plus abondante et plus rapide de produits de meilleure qualité à de moindres coûts) – au besoin par des restructurations et des relocalisations... Pour assurer cette productivité, on fait alors appel à l'éducation et à la formation – « sur mesure » – en tant que lieux et instruments de la préparation et de l'adaptation de la main-d'œuvre aux nouvelles technologies et de façon plus générale aux nouvelles exigences du marché du travail, au service du Marché tout court;
2. puis **le discours des technologues de l'information et de la communication** (TIC). Nous vivons dans un monde où l'information est essentielle et « décisive », la production et le marché, mais aussi la vie sociale étant désormais placés sous ce signe. Informatique et robotique. Mais aussi génétique : cartographie des génomes et modifications génétiques (OGM), médecine génétique et thérapie génique... Heureusement, toute cette information est désormais partout accessible grâce au réseau de communication qui permet les échanges à l'échelle planétaire! À la condition, bien sûr, d'être branché. L'accès à Internet comme accès à la vraie vie... Et voilà qu'on fait appel de nouveau à l'éducation et à la formation – cette fois, pour assurer l'appropriation des codes et des instruments requis pour accéder à l'information;
3. enfin, **le discours que j'appellerai éthico-critique**. Tantôt sous le mode d'une dénonciation finalement peu critique qui attribue tous les maux à la mondialisation du marché, tantôt dans la proposition le plus souvent naïve d'une éthique planétaire, d'autres voix se font entendre – celles des collaborateurs du journal *Le Monde*, en France, et de quelques chercheurs devenus essayistes, aux U.S.A. –, qui comptent aussi sur l'éducation et sur la formation pour favoriser l'émergence d'une conscience critique et la construction d'une éthique qui pourront nourrir et orienter des actions militantes sur divers fronts...

Sans conclure...

Par l'évocation de ces discours autour d'un même « grand récit » – discours divers et à certains égards divergents, potentiellement complémentaires mais néanmoins opposés –, j'ai voulu montrer que la perte des référents anciens, si elle

marque peut-être la fin et même l'impossibilité des fondements et des finalités, ouvre du même coup la possibilité d'un débat neuf sur les visées de l'éducation et de la formation. Je m'en réjouis. Car la définition des fondements et des finalités a toujours été, malgré les apparences parfois contraires, affaire de pouvoir, et affaire **du** pouvoir. Pour le pire plus souvent que pour le meilleur. Il y a un totalitarisme au moins latent dans toute définition des fondements et des finalités – qui fait toujours des exclus ou qui consacre à tout le moins leur exclusion.

Faisant place, du moins en droit, à tous et à toutes, le débat démocratique est plus prometteur. Je le répète, il ne conduit pas au chaos. Les unanimités effritées, c'est au contraire grâce au débat et à travers lui que persistent et qu'osent s'affirmer aujourd'hui, s'afficher même, la conscience de l'inacceptable et son refus, à tout le moins sa condamnation. Parce que les humains, qui seuls existent, passent désormais avant l'Homme, qui n'est jamais qu'abstraction. Les humains qui respirent et qui vivent, qui sentent et qui ressentent, et de là vient le ressac du ressentiment lorsque l'élan du sentiment est brisé, brimé. Qui aiment et qui haïssent aussi. Qui connaissent tour à tour et parfois inextricablement entremêlées la joie et la détresse. Qui rêvent. Qui osent emprunter des chemins inconnus, non pratiqués encore. Et qui meurent. Parce que les humains et leurs désirs, leurs visées, passent avant les fondements établis et les finalités définies. En matière d'éducation et de formation, pour l'éducation et la formation, comme dans les autres champs de l'action et de l'intervention sociale en rapport avec les diverses sphères de la vie.

Il n'y a pas d'Homme et il n'existe nulle humanité générale, sinon abstraite, hors des humains en chair et en os, divers. Il n'y a d'humanité que plurielle, faite d'individus toujours uniques et ne pouvant cependant tenir comme sujets et s'affirmer tels que dans la reconnaissance du jeu extraordinairement complexe des engendremens et des filiations, des appartenances, des interdépendances aussi et des interactions - et finalement de la responsabilité.

L'universalité de ce que l'on appelle les droits de l'Homme ne renvoie pas à quelque modèle d'humanité abstraite, duquel il serait possible de faire découler fondements et finalités pour l'éducation et pour la formation comme pour toutes les actions humaines. Elle tient plutôt en ceci : la vie bien concrète qui est la mienne, ma liberté, ma conscience sont menacées chaque fois qu'il est porté atteinte quelque part à la vie d'une personne, chaque fois qu'est entravée une liberté, chaque fois qu'est violée une conscience. C'est pourquoi il faut toujours reprendre les patients chemins de l'analyse critique et de la contextualisation, puis de l'exploration des alternatives, les chemins finalement de l'énonciation par-delà les énoncés qui s'avèrent toujours, tôt ou tard, n'avoir qu'un sens et une portée - j'oserai dire : une efficacité - provisoires.

La solidarité que j'évoque ici n'a guère à voir, si ce n'est par voie de conséquence et dans l'ordre de l'aménagement de la cité, avec la théorie du contrat social et avec l'idéal républicain. Elle tient – je n'oserai pas dire, compte tenu de mes propos antérieurs, fondamentalement! – à cette assignation originelle du Sujet à responsabilité qui est au cœur de la réflexion d'Emmanuel Lévinas. La responsabilité du Sujet, « en-deçà de son point de départ », le constitue comme Sujet. Non pas

responsable parce que libre, mais libre parce que responsable. L'assignation à responsabilité dont il est ici question ne découle pas d'une définition de l'Homme disant son fondement en même temps que le sens et la finalité de son existence; elle est appel d'un homme ou d'une femme bien concret et sans majuscule auquel il me faut répondre sous peine de me (re)nier moi-même.

Tel est l'horizon des visées qui sont les miennes et que je souhaiterais mettre en débat dans le cadre d'une démarche orientée vers l'adoption d'un cadre de référence pour les politiques et pour les pratiques d'éducation et de formation aujourd'hui.